

UNE PRESSE SANS GUTENBERG

Jean-François FOGEL et Bruno PATINO, Grasset, Paris, 2005, 252 p., 14 €.

Par François BUSIER

Tenter, aujourd'hui, une approche globale de la question Internet s'avère aussi délicat — hasardeux / raffiné / malicieux ? — que de vouloir apprécier la fidélité et la loyauté des élus UMP à l'égard du souverain républicain en place, après les crises et maladresses récentes (en passe de devenir des habitudes) : l'évolution rapide des points de vue et l'étonnante mobilité des candidats en observation, en rendent instantanément obsolète le moindre aperçu. Serions-nous face à des parangons parfaits pour un éloge moderne de la complexité ?

De ces deux représentations, Internet, à l'opposé du roitelet sus-évoqué, offre le dynamisme de son adolescence encore boutonneuse et la conviction de travailler à la mise en œuvre d'un monde ouvert et partagé. Un monde difficile à définir, certes, et donc impossible à mettre en cage. D'ailleurs, sur ce point... De plus, le réseau des réseaux, pour notre plus grand plaisir, semble ne pas renier ses utopies initiales, et les voies non encore écrites qu'il emprunte laissent augurer de futures batailles à la hauteur d'enjeux que nous savons importants, mais actuellement encore incompréhensibles.

Alors que près d'un milliard de personnes, dans le monde, consulte chaque jour un quotidien (pour une diffusion de 464 millions de journaux¹), 950 millions d'utilisateurs recensés à l'été 2005, soit 14 % de la population mondiale², tapotent sur un clavier, en recherche d'informations plus ou moins désirées. Avec un tel fond de clientèle, décrypter Internet n'est pas chose aisée, surtout lorsque l'on songe à la diversité chaotique des profils, des pratiques et des topologies ! Aucun secteur d'activité impliqué dans la fabrication, la gestion, la manipulation ou la transmission d'information, n'échappe aux fourches caudines de la moulinette du numérique, comme préparation et conditionnement pour mise à disposition et diffusion, en fin, sur la toile.

De plus, l'explosion technique conforte cette déstabilisation de modèles éprouvés, et l'incertitude plane sur l'efficacité et la rentabilité économiques des solutions à trouver, pour lesquelles personne n'a vraiment été préparé. Donc, la presse en ligne bouscule, chahute et grignote chaque jour davantage la presse traditionnelle, s'attaquant même à l'airain tutélaire des fondations les plus affirmées.

Mais, dans cette tourmente médiatique, le quatrième pouvoir ne souhaite pas rester muet. Jean-François FOGEL, journaliste, consultant et écrivain, et Bruno PATINO, directeur de la

publication de *Télérama*, mais aussi président du *Monde Interactif* (éditeur du *Monde.fr*), entreprennent, avec *Une presse sans Gutenberg*, un travail de vivisection du phénomène de la presse en ligne. Bien sûr, une fois de plus, la presse parle de la presse ! Mais comment se dispenser du regard de deux compères de « l'ancien monde », armés précisément de l'outil du recul critique, des bienfaits de la documentation, des provisions de l'histoire historienne et des délices d'une langue structurée ?

Nul besoin d'être devin pour pressentir l'importance de la mutation en cours, la quotidienneté des preuves suffit. Cependant, pour en démêler mieux les enchevêtrements, le bilan sérieux de l'existant qui nous est présenté, défriche utilement le champ de la réflexion, et souhaite associer notre conscience à l'écriture de cette nouvelle histoire.

Que s'est-il passé pour en arriver là ? Pour assurer l'élucidation du mystère Internet — comprendre l'émergence et l'emprise de ce nouveau média et de la presse qu'il colporte —, l'ouvrage égraine et analyse une suite, cadrée dès le sommaire, d'éléments constitutifs et évidents de la presse en ligne (navigateur, principe de l'œuvre ouverte, moteurs de recherche, look du réseau, ...), et la richesse des évocations et rappels de lois, principes, références et citations incontournables rend la lecture de l'ouvrage passionnant, tant le poids des enjeux et des défis à relever oblige notre lucidité.

Pour information, ce débroussaillage thématique mérite quelques arrêts :

- avec McLUHAN, et sa vision prophétique du « village global » ;
- avec le principe de deuxième oralité (oralité première avant l'apparition de l'écriture, puis extension de l'audience avec la création de l'alphabet et de l'imprimerie, puis retour à une seconde oralité, induite par Internet, à travers une perte prétendue de maîtrise de la langue provoquée par l'outil) ;
- avec le concept-clé d'hypertexte, créé par Ted NILSON, en 1965 ;
- avec la séparation entre information et opinion, chère à la presse « d'avant » ;
- avec le principe de « concurrence pure et parfaite », développée par Léon WALRAS en 1877, qu'Internet paraît aujourd'hui concrétiser ;
- ...

Cependant, contrainte dès l'origine par une démonstration en appui permanent sur l'opposition concurrentielle et insoluble entre presse traditionnelle (grands médias) et presse électronique, cette approche obère un regard neuf sur ce média, et nous place du côté officiel, installé ou conformiste, pour apprécier diversement cette rupture historique. À l'heure de la synthèse et de la prospective, les auteurs nous abandonnent au milieu du gué, et conclure l'ouvrage en annonçant la fin des médias de masse paraît un peu court. De même, pour cette citation en fin d'ouvrage, aussi hasardeuse que péremptoire : « être en ligne amène toujours à être à l'écart »³.

Comment, dès lors, reformuler l'interrogation ? Par quel point fondamental aborder ou se réapproprier la question double d'Internet et de la forme de presse qui s'y déploie ? Nous est-il possible, d'ailleurs, de différencier le destin de cette presse échevelée et omnidirectionnelle, de celui plus vaste et encore plus fou de l'avenir de la toile ? L'histoire humaine eut-elle déjà à (se) mesurer ou à comprendre une perspective si vaste, si globale, sauf à vouloir renouveler ou reconduire le modèle éprouvé de la confrontation à l'idée de Dieu ?

Tranchons, et écartons d'emblée les aspects techniques ainsi que les évidences propices à la paresse intellectuelle (instantanéité, simultanété, ubiquité, ...). Bref, dégageons-nous de tous les fantasmes habituels liés à la magie que toute nouvelle technologie laisse entrevoir, à toutes les promesses qu'elle essaie de nous vendre. Puis, débusquons les voies possibles pour un émoussissement neuronal plus intense. L'aventure Internet nous engagerait-elle irrévocablement vers :

- une libéralisation des connaissances ? Posséder une bibliothèque aura-t-il encore un sens à l'ère du tout en ligne ?
- une banalisation de la diffusion des contenus ? La multiplicité des modes de duplication (clonage parfait) induit-il une désacralisation et une déhiérarchisation s'opposant au modèle paternaliste et bonapartiste de diffusion ou de rétention de l'information (la hiérarchie incombant dorénavant au lecteur) ? Du haut de ces pyramides, combien de siècles nous contemplent ?
- une dénobilisation du fameux quatrième pouvoir et de ses privilèges ?
- une éviction de l'emprise des politiques sur ce média ?
- un nouvel espace public insaisissable et impossible, pour l'heure, à définir ?
- une impossibilité de monopole, de contrôle et de censure, du média comme des contenus ?
- une contestation irréversible du droit d'auteur, si ce dernier n'est pas immédiatement perceptible et identifiable ?
- une redéfinition de la valeur de l'information (des contenus) et l'identification de son propriétaire final, alors que s'étend la presse gratuite ? Quel intérêt de la posséder ?
- un nouveau modèle de développement (et donc de financement) des réseaux à très haut débit pour en préserver l'ouverture ;
- la considération de l'information comme patrimoine mondial ? Ne devons-nous pas repenser totalement le piratage, mais aussi la volonté abusive de vouloir breveter le vivant ?

Si certains de ces points sont esquissés en fin d'ouvrage, *in fine*, aucun ne donne lieu à un solide développement, ou ne constitue un parti pris ou un soubassement apte à redynamiser la réflexion prospective.

La nature particulière même du nouveau média nous incite pourtant à la réflexion. Internet, c'est le média des médias, un média qui absorbe tous les autres médias : l'appellation d'« hypermédia » n'est pas usurpée. Faut-il, pour autant, que nous le considérons — ainsi que nous le propose les auteurs — comme le média ultime, l'aboutissement définitif de la forme médiatique ? L'histoire nous enseigne aussi la prudence et ce trou noir médiatique semble loin d'en écrire la fin, sauf à se séparer de toute raison.

Plus que l'hypermédia, c'est l'hypermédiatisation qui doit nous interroger. Communiquer avec le plus grand nombre impose de réduire le niveau de qualité du message pour que tous puissent se l'approprier, en accord avec les codes déjà intégrés. Allons-nous assister à une « médiocratisation » (trop large nivellement vers le bas) en lien avec l'immensité de l'audience, mais aussi avec sa fragmentation intense ? Pour l'instant, et comme pour tout nouveau support ou média, les gestionnaires de flux l'emportent sur les créateurs de contenus. Mais ne nous y trompons pas : l'expansion du marché publicitaire sur Internet indique bien l'entrée dans l'âge adulte.

Jamais aucun être humain n'a eu, par le passé, à sa portée un tel capital d'informations. De nombreuses voies se lamentent, pourtant, de la pauvreté des expressions qui se manifestent sur la toile (due, par exemple, à la maladie du copier/coller), et en reportent, sans retenue aucune, la responsabilité sur l'outil. Encore faudrait-il mieux en connaître la diversité des besoins à satisfaire pour répondre efficacement et honnêtement à cette question !

À ce point, la question Internet se transforme en problématique d'apprentissage : comment maîtriser des quantités aussi considérables d'informations, comment y accéder, comment les structurer et organiser sa pensée pour produire du sens, pour se faire entendre ? D'où l'urgence de modifier, certainement, le rôle de l'école et des lieux d'enseignements : solliciter plus la compréhension et l'intelligence de l'internaute-apprenant, par le développement de la capacité à agencer des signes, plus que miser sur l'accumulation et la mémorisation de savoirs, souvent vite oubliés. Avec, sans doute, un ré-apprentissage des rapports humains.

Nos deux analystes avouent ainsi le poids de leurs déterminismes professionnels : ils paraissent ne pas se consoler de l'évolution irréversible de la presse en ligne et du défaut de reconnaissance de ceux qui la font. Un monde sans journalistes est-il en train de naître ? Affrontons-nous, là, la méfiance traditionnelle des conservatismes, et leur caractère habituellement rétif à tout changement qu'ils ne maîtrisent pas (ou qui ne s'oriente pas à leur profit) ?

À l'instar de certains héros, la presse en ligne serait-elle sans qualité aucune ? Le principe de numérisation coulerait-il la moindre qualité dans le bronze de l'ordre du chiffre ? La prépondérance de la quantité tuerait-elle dans l'œuf toute évolution ? C'est oublier que nos sociétés sont, avant tout, humaines donc aléatoires et incertaines, et que tout progrès s'inscrit dans le temps.

Une presse sans Gutenberg. Comme le veut l'historiette, ce ne sont pas les fabricants de chandelle qui ont porté le développement de l'électricité. N'ignorons pas le risque de confusion entre l'outil et l'organe : Internet s'impose comme un gigantesque accès à la parole pour tous. Préférons donc cet aspect réjouissant d'une liberté neuve d'informer, de penser et d'échanger. Cette création différente de la parole porte en elle l'épanouissement de notre humanité, contre toutes les barbaries.

La presse en ligne a, dans ses gènes, un potentiel infini : celui de devenir à la fois outil de conscience globale et outil global de conscience. Alors, n'hésitons pas à froisser la susceptibilité de quelques cols rigides pour s'affranchir d'actuelles cruautés. Internet, c'est tous !

Circulez, i'y a tout à voir !

1. Ces chiffres ont été diffusés le 5 juin par l'Association mondiale des journaux (AMJ), lors du 59^e congrès mondial des journaux à Moscou, sur le thème "Les journaux, une nouvelle ère d'innovation", in *Le Monde*, rubrique Médias, 5 juin 2006.

2. Cf. p. 178.
 3. Cf. p. 226.
-